

1475

REGISTERED

5

AGATHE

OU

LA CHASTE PRINCESSE

TRAGÉDIE

PAR M. GRANDVAL, LE PÈRE.

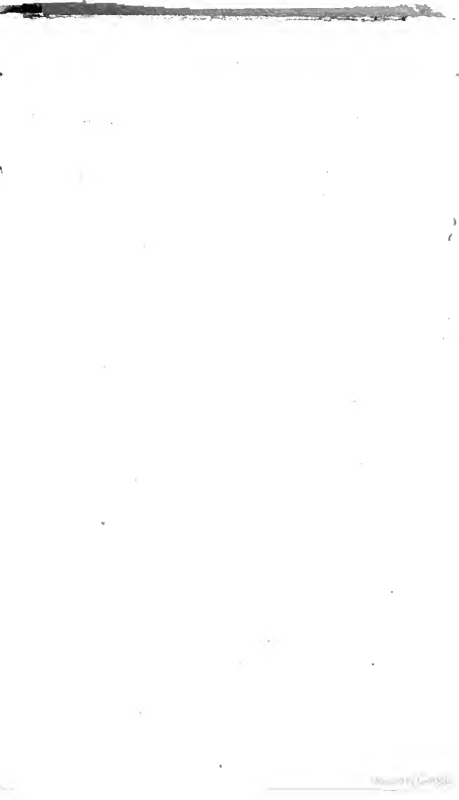


A PARIS

CHEZ DUCHESNE, LIBRAIRE, RUE ST-JACQUES,
au-dessous de la Fontaine St-Benoît, au *Temple du Goût*

M DCC LVI

21



AGATHE

OU

LA CHASTE PRINCESSE

TRAGÉDIE

RÉIMPRESSION FAITE A CENT VINGT
EXEMPLAIRES :

DONT 116 SUR PAPIER DE HOLLANDE
ET 4 SUR PAPIER DE CHINE

N° 46



A BRÉDA
DANS LES PAYS-BAS

—
1866

1475

(5)

AGATHE
OU
LA CHASTE PRINCESSE
TRAGÉDIE

PAR M. GRANDVAL, LE PÈRE.



A PARIS
CHEZ DUCHESNE, LIBRAIRE, RUE ST-JACQUES,
au-dessous de la Fontaine St-Benoît, au Temple du Godé.

M DCC LVI



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M^{me}

*O vous qui, petillant d'une héroïque audace,
Sur Pégase volez au sommet du Parnasse,
Oserai-je en tremblant baiser votre talon ?
Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon,
Me dites-vous. Tant mieux, c'est ce qui m'encourage
A venir hardiment vous offrir mon hommage.
N'attendez pas ici qu'en carmes excellens
J'instruise le public de vos rares talens.
Eh ! qui ne connoît pas l'admirable Zaïre,
La touchante Mérope, et l'adorable Alzire ?
Qui n'est pas enlevé par leurs sublimes traits ?
Je laisse aux connoisseurs à vanter leurs attraits.
Heureux si vous daignez (ornement de notre âge)
Jeter un doux regard sur ce petit ouvrage.
Si vous le regardez avec quelque bonté
Crac, il va d'un plein saut à l'immortalité,*



AVIS AU LECTEUR.

On n'a point entrepris de chanter, dans ces vers,
Rome, ni ses enfans vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre.
On ne veut qu'y chanter deux fidèles amans,
Leurs plaintes, leur amour, leurs plaisirs, leurs tourmens,
Et comme ils attendoient qu'un heureux hyménée
Vint de mille faveurs combler leur destinée,
L'un ni l'autre cependant
N'en croqua que d'une dent.



PROLOGUE.

EURIPIDE, *aux spectateurs.*

Moi l'ombre d'Euripide au stile magnifique,
Immortel ornement de la scène tragique,
Je sors du noir séjour de l'enfumé Pluton,
Où coulent le Léthé, le Stix, le Phlégéton :
Comme aujourd'hui l'on joue une pièce nouvelle,
Je veux vous témoigner quel est pour vous mon zèle,
Et je viens tout exprès paroître devant vous
Pour vous apprendre un fait que vous ignorez tous.
Sachez qu'il est là-bas une cruelle gêne
Que l'on fait éprouver à qui trouble la scène ;
Auteurs malicieux, incommodes cracheurs,
Caballeurs, criaillieurs, siffleurs et tapageurs,
Tous sont plongés au fond d'une cuve bouillante ;
Tisiphone en fureur sans cesse les tourmente,
Et sans cesse leur crie : Ah ! ah ! perturbateurs !
Sifflez tout votre sou, sifflez, sifflez, messieurs.

Profitez, spectateurs, d'un avis charitable :
On va représenter un ouvrage admirable,
Qui, surpassant tous ceux de Sophocle et les miens,
Peut enrichir lui seul tous les comédiens.
Écoutez le récit d'une flamme pudique,
Le tour harmonieux d'un vers plus qu'énergique,
Les nobles sentimens et les vives ardeurs
Qui savent émouvoir, ravir les plus grands cœurs.
Voyez comme on y peint la vertu, douce, aimable,
Et le vice à son tour affreux et haïssable.
C'est ainsi que tout homme employant son loisir,
Doit savoir allier la sagesse au plaisir.
La scène aux yeux du sage ouvre sans cesse un livre;
Voir et sentir c'est être, et réfléchir c'est vivre.
Enrichissez votre âme avec ce grand trésor.
Ramenez, s'il se peut, les jours de l'âge d'or,
Surtout, pour éviter toutes sortes de blâmes,
Ne criez point, messieurs : Haut les bras, place aux dames
Tous ces vils eris ne font que troubler les acteurs.
Si vous vous comportez en sages spectateurs,
Vous aurez sur la fin, pour surcroît d'abondance,
Vaudeville, duo, tambourin, contredance.

AGATHE

OU

LA CHASTE PRINCESSE

TRAGÉDIE.

ACTEURS

EURIPIDE, faisant le prologue.

AGÉSILAS, souverain d'un petit royaume, situé
dans un petit coin de l'Orient.

AGATHE, princesse élevée à la cour d'Agésilas, et
tant soit peu sa parente.

AXIAME, confidente d'Agathe.

COLIN, confident d'Agésilas.

ARTABAN, brigadier d'armée.

ARDILLON, officier.

APR'-A-TOUT, idem.

Un sergent.

Soldats.

La scène est à Tobu, capitale du royaume d'Agésilas.



AGATHE
OU
LA CHASTE PRINCESSE
TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais d'Agathe.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE AGATHE, AXIAME.

AXIAME.

Le soleil renaissant rameine la lumière,
Et ses nouveaux rayons frappent notre paupière.
Ecoutez les accens des tendres rossignols,
Qui chantent leur amour sur les plus doux bémols.

Avancez, écoutez l'aimable tourterelle
Jurer à son amant une ardeur éternelle,
Venez voir les oyseaux qui, volans dans les airs,
Semblent mêler leurs voix aux célestes concerts..

LA PRINCESSE, *tristement*.

N'allons pas plus avant, demeurons, chère Axiame.

AXIAME.

Madame, qu'avez-vous ? Qui vous chiffonne l'âme ?
Vous, pour qui tous les dieux prodiguant les plaisirs
Semblent par leurs faveurs prévenir vos désirs,
Qui peut vous inspirer cette sombre tristesse ?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse :
Bref, vous possédez tout ; quel sort a plus d'appas ?
Et qui peut être heureux si vous ne l'êtes pas ?

LA PRINCESSE.

De ton zèle pour moi je ne suis point en doute.
C'est trop me taire, apprens...

AXIAME.

Parlez, je vous écoute.

LA PRINCESSE.

Tu sçais de quelle ardeur le prince Agésilas,
Ce guerrier si fameux, brûle pour mes appas.
Quoique jeune et gascon, il est modeste et sage,
Une noble pudeur colore son visage,
Et comme un jeune cœur est bien-tôt enflammé,

Il me vit, il m'aima ; je le vis, je l'aimai.
J'affectai cependant une vertu correcte,
Une princesse sage est toujours circonspecte ;
Je lui cachai trois jours l'excès de mon tourment,
Qu'il m'en coûtât, grands dieux ! On souffre diablement.
Mais enfin lui voyant une ardeur si parfaite,
De si pressans désirs, j'avouai ma défaite.

AXIAME.

Je sçais qu'à mon départ un bien heureux hymen
Vous alloit faire dire à tous les deux, Amen,
Mais ce qui s'est passé, madame, en mon absence...

LA PRINCESSE.

Nous attendions ce jour avec impatience.
Cependant son rival, le superbe Alcanor,
N'ayant pu m'éblouir avec ses vestes d'or,
Vient me surprendre un soir, il entre dans ma chambre.
C'étoit... oui justement le second de septembre.
Le traître m'entraîna sur le bord de mon lit,
Là, malgré mes sanglots, mes larmes, mon dépit,
Il me...

AXIAME.

Il vous ?

LA PRINCESSE.

Il me...

AXIAME.

Achevez, je vous prie.

LA PRINCESSE, *d'un ton fort et douloureux.*

Il me ravit la fleur que j'avois tant chérie.

AXIAME.

Quoi, le barbare ainsi contenta ses amours ?

LA PRINCESSE.

Oui, mais incontinent je lui tins ce discours :
Eh bien, es-tu content d'avoir honni, perfide,
Une tendre colombe, une brebis timide ?
Pour échapper en vain tu te veux efforcer.
Avant que le perfide ose me rosser,
Criaï-je, allez chercher les archers de ma garde ;
Tu vas être puny, méchant, ame paillarde.
Il vouloit s'évader, je le serrois toujours.
J'avois en cet instant plus de vigueur qu'un ours.
Madame, par pitié, que je gagne la plaine.
Non, non, infâme, non, ton espérance est vaine.
Laissez-moi me tirer, madame, de vos bras !
O ! puisque tu y es, tu y demeureras.
Malgré tous mes efforts, le perfide, le traître
S'échappe de mes mains, sante par la fenêtre,
Et pour se dérober à cent coups de gourdin,
Il fend rapidement la cour et le jardin.
Lorsque je me vis seule et presque demi-nue,
O ma pudicité ! qu'êtes-vous devenue !
Mon honneur est, ma foi, diantrement raccourci.
Que devint mon amant en apprenant ceci ?
Il trouve son rival, il le force à se battre,
Et rempli de fureur, faisant le diable à quatre,
Lui porte un coup puissant à travers le rognon,
Et parmi les défunts le met en rang d'oignon.

Dans le même moment, tout fier de sa victoire,
Il va par-tout prôner son triomphe et sa gloire ;
Mais las ! dans ce combat, mon cher Agésilas
D'un fatal coup d'estoc se trouve atteint au bras ;
Il fallut lui couper.

AXIAME.

Quoique ce coup assomme,
C'est quelque chose encor que les trois quarts d'un homme :
Cela vaut mieux que rien. Est-il hors de péril ?

LA PRINCESSE.

Oui, depuis quelques jours

AXIAME.

Eh bien ! que ne vient-il ?
Puisqu'il se porte mieux, pourquoi cette tristesse ?

LA PRINCESSE.

Mais voudra-t-il encore regarder sa princesse ?
Je crains de lui paraître un objet odieux ;
Je n'oserai jamais sur lui lever les yeux.
Enfin je ne suis point de ces femmes hardies
Qui se fourrent par-tout, jasant comme des pies.
De quel front à ses yeux oser me présenter ?
Mes appas profanez pourroient-ils le tenter ?
En dépit d'un amour aussi pur que le nôtre,
Il aura du mépris pour les restes d'un autre ;
Indigne de lui plaire et d'oser l'approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

AXIAME.

Vous caehier ! Et pourquoi ne plus oser paroître ?
Quoi qu'ait fait Aleanor, eh bien, qu'en peut-il être ?
Si par son noir projet poussé plus fort que jeu,
Votre honneur est, madame, éeorné tant soit peu,
Agésilas, après son accident funeste,
Est-il entier lui-même ? Allez, je vous proteste
Qu'il viendra vous trouver d'un air soumis et doux ;
D'ailleurs ignore-t-il que ee fut malgré vous ?
Ainsi, ce ne fut pas, madame, votre faute,
Et vous n'en devez pas aller tête moins haute.

LA PRINCESSE.

Tu le erois ? En effet, j'y fais réflexion,
Je n'ai point à rougir d'une telle action.
N'ayant pas consenti je n'en suis pas moins chaste ;
C'en est fait, reprenons mes grands airs et mon faste.
Parlons de mon héros. T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits ?.. Mais qui peut les compter ?
Que de faits glorieux rempliront son histoire !
Le grand titre de roy n'est que sa moindre gloire ;
Il est encor plus grand par ses travaux guerriers,
Son noble chef est eeint d'innombrables lauriers ;
Mille fois on l'a vu, jurant plus que dix flaares,
Faire dans les combats massacres sur massaeres,
Sans considérer rien et sans se ménager,
Fourager, ravager, sacager, égorger.
Il fait tout ee qu'un dieu pourroit à peine faire,
Et Mars en le suivant craint d'être téméraire.
Mais dès que les vaineus se rendent, sont soumis
Il ne les compte plus parmi ses ennemis.
Rappelle-toy ce jour si grand, si mémorable

Où le farouche Arbal au regard effroyable,
Se voyant terrasser, implora ses bontez,
Et pour sauver ses jours fit mille lâchetés.
Satisfait des respects de cette ame si fiere,
Content de sa victoire il lui fit grace entiere,
Il retint son couroux, modera ses fureurs
Et se vainquant, vainquit le vainqueur des vainqueurs.
Il possède au parfait, courage, grandeur d'ame,
Prudence, fermeté....

AXIAME.

Je sais de plus, madame,
Qu'il a l'esprit orné de cent talent divers ;
Il fait des vers en prose, et de la prose en vers.

LA PRINCESSE.

Mais n'admires-tu pas cette face divine
Qui sans doute du ciel tire son origine ?
Ces membres élégans tous formez au compas ?
Ces cheveux qu'Apollon ne désavoueroit pas ?
En quel autre, dis-moi, peut-on trouver ensemble
Les divers agrémens qu'en lui seul il rassemble ?
Et ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Et la grace, plus belle encore que la beauté ?
Aussi ne pense pas que ce soit sa couronne
Qui me force à l'aimer, ce n'est que sa personne.
Pour être souverain il faut bien des vertus ;
Pour être Agésilas il en faut encor plus.

AXIAME.

Je ne m'étonne point de cette vive flamme
Où si violement s'abandonne votre ame.

LA PRINCESSE.

O bien heureux bosquets où dans nos purs amours
Nous coulions tous les deux le temps, les heureux jours.
Jours devenus momens ! momens filez de soye !
Agréables soupirs, pleurs enfans de la joye.
Nous n'épargnions regards, transports, ravissemens,
Mélange dont se fait le bonheur des amans.

AXIAME.

Votre mémoire est sure et rien ne vous échape.
Je vois qu'en cet instant vous mordez à la grappe.
Oui, certains yeux fripons...

LA PRINCESSE.

Je ne le puis celer ;
Mais comme mon amour peut enfin m'aveugler.
Ne me déguise rien, parle, je te l'ordonne.
Avec les qualitez dont brille sa personne,
Ai-je mal fait, dis-moy, de lui donner mon cœur ?

AXIAME.

Monsieur vaut bien madame, et madame monsieur.

LA PRINCESSE.

Quand pourrai-je donc voir le heros que j'adore ?
Hélas, que ce désir me pique et me dévore !
Mais, j'aperçois, je crois, ce cher Agésilas.

AXIAME.

Madame, c'est lui-même.

LA PRINCESSE.

O dieux, qu'il a d'appas ?
Mais il fait un bouquet; ah ! c'est pour moi, je gage.
Tirons-nous à l'écart dans ce prochain boceage ;
Écoutons un moment quels seront ses discours,
Et s'il se ressouvient de nos chastes amours.

SCÈNE II.

AGÉSILAS, *cœuillant des fleurs.*

Tendres et vives fleurs dont brille ce parterre,
Souffrez que je vous fasse abandonner ces lieux.
Je vous arrache de la terre
Pour vous élever jusqu'aux cieux.
Tant que dureroit le printemps
Des jardins émaillez vous seriez la parure,
Mais ne vaut-il pas mieux l'être quelques instans
Du chef-d'œuvre de la nature ?
Je sçais que vous quittez les aimables zéphirs
Et je m'aperçois bien que ce n'est pas sans peine,
Mais vous sentirez des soupirs
Plus doux cent fois que leur haleine.
Je vous prive, il est vrai, des regards pleins de feux
Du grand astre qui nous éclaire,
Mais dans les yeux qui m'ont su plaire
Pour un soleil perdu vous en trouverez deux.
Je l'apperçois venir cette plus que mortelle,
Quels ravissans appas ! ah morbleu, qu'elle est belle !
Je cède à tant d'attraits et dans cet heureux jour
Je ne vois, je n'entens, je n'haleine qu'amour.

SCÈNE III.

AGÉSILAS, LA PRINCESSE, AXIAME.

AGÉSILAS.

Oserai-je, en tremblant, princesse à l'odeur d'ambre,
Vous présenter un corps auquel il manque un membre ?

LA PRINCESSE.

Pourvu que vous ayez sain et sauf le milieu,
C'est-à-dire ce cœur digne d'un demi-dieu,
Vous êtes trop parfait, je serai trop heureuse.
Ma passion est pure et point du tout véreuse.
Soyez borgne, manchot, j'aime votre retour,
Si vous me rapportez un cœur rempli d'amour.

AGÉSILAS.

Ah, vous m'assassinez d'excès de courtoisie !
Mon ame en cet instant de plaisir s'extasie,
Par ce propos rempli de suave liqueur,
O bel astre luisant ! brioche de mon cœur.
Pour mon ardent amour, ô douce rocambole !

LA PRINCESSE.

Je ne donne jamais ni cassade ni cole.

AGÉSILAS.

Puisque vous m'assurez, mon trognon potelé,
Que vous aimez encore un amant mutilé

Pour payer dignement une ardeur si loyale,
Sans tant préambuler, sans plus long intervalc,
Je vous donne aujourd'hui ma couronne et ma foi,
Belle Agathe, réglez sur mon peuple et sur moi.
Ah, quand le dieu d'hymen nous tiendra sous sa chalne,
Je ne m'occuperai qu'à caresser ma reine,
Je la bouchonnerai, baiseraï nuit et jour,
Et puis repu, guedé des plaisirs de l'amour,
Je voleraï pour vous de victoire en victoire ;
Partout de votre nom je répandrai la gloire ;
Je veux par mes exploits faire mille jaloux
Pour revcnir plus grand et plus digne de vous.
Que mon sort, ma princesse, excitera d'envie !

LA PRINCESSE.

Que sous d'aimables lois mon ame est asservie !

AGÉSILAS.

Qu'il m'est doux de vous voir partager mon ardeur !

LA PRINCESSE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si grand belliqueur !

AGÉSILAS.

L'amour est un matois aussi vieux que le monde ;
Il brûle de ses feux le ciel, la terre et l'onde,
Il est le plus puissant et le plus grand des dieux,
Et toutefois, Agathe, il loge dans vos yeux.

LA PRINCESSE.

Qu'un discours si flatteur sensiblement me touche !
La persuasion parle par votre bouche.

AGÉSILAS.

Le sucre le plus doux, le plus excellent miel
Auprès de vos faveurs n'ont pour moi que du fiel.

LA PRINCESSE.

Tout mâle (excepté vous), loin de me rendre alaigne,
Ne m'est que chicotin confit dans le vinaigre.

AGÉSILAS.

Pour bien réciproquer à ces mots gracieux
Il faudroit tout l'esprit qui brille dans vos yeux.

LA PRINCESSE, *vivement*.

Mais, m'aimes-tu bien fort, cher objet de ma flamme ?

AGÉSILAS, *vivement*.

Si je t'aime bien fort, délices de mon ame !
Ah ! ma reine, doutez des feux du firmament,
Doutez que le soleil ait aucun mouvement,
Doutez de vos vertus, de votre beauté même,
Mais ne doutez jamais de mon amour extrême.

LA PRINCESSE.

Qu'on verra s'écouler et de nuits et de jours
Avant qu'Agathe soit changeante en ses amours !

AGÉSILAS.

Qu'on verra revenir de malheurs et de joyes !
Qu'on pleurera d'Hectors, qu'on brûlera de Troyes !
Qu'on verra trébucher des peuples et des rois
Avant qu'Agésilas vive sous d'autres loix !



LA PRINCESSE.

Quoi, même parvenue à l'extrême vieillesse ?

AGÉSILAS.

Vous y conserverez la fleur de la jeunesse.
Dans vos rides iront se nicher les amours.
Vous serez toujours fraîche et vous plairez toujours.

LA PRINCESSE.

Tout en vous est parfait, tout en vous me transporte.

AGÉSILAS.

Tout en vous est divin, ou le diable m'emporte.

LA PRINCESSE.

Tout en vous, tout en moi va nous être commun.

AGÉSILAS.

Tout en vous, tout en moi va ne plus faire qu'un.

LA PRINCESSE.

Qu'il est doux de trouver, dans un amant qu'on aime,
Un époux que le cœur a choisi de lui-même !

AGÉSILAS.

Acceptez ce bouquet. De ces lis la blancheur
Est un gage assuré de ma pudique ardeur ;
Et la vive couleur dont ces roses sont peintes
Marque l'ardent amour dont je sens les atteintes.

LA PRINCESSE.

Il est des plus galaus.

AGÉSILAS.

Accordez à ma main
L'honneur de le placer sur votre aimable sein.
(Il le lui place.)

O trop heureux bouquet ! savoure ta fortune
Et nargue désormais le soleil et la lune.

LA PRINCESSE.

Mais ne trouvez-vous pas, aimable jouvenceau,
Qu'il seroit à propos de manger un morceau ?

AGÉSILAS.

Oui dà, c'est bien penser.

LA PRINCESSE.

Allons nous mettre à table,
Et diner tête-à-tête.

AGÉSILAS.

O ! repas délectable !
Allons, mais en buvant, je vous jure, m'amour,
Que je vais m'enyvrer moins de vin que d'amour

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTABAN, ARDILLON, APR-A-TOUT, SOLDATS.

ARTABAN.

O vous, dont la valeur fut toujours non commune,
Vous qui concupiscez sans cesse la Fortune,
Qui, sans craindre la mort, sous des cieux étrangers
Cherchez avidement l'argent et les dangers,
Vous restez interdits, et vous le devez être.
Je le répète encor, sachez que notre maître,
Ce valeureux, ce fier, ce grand Agésilas,
Perd lâchement le temps en d'amoureux ébats.
Amis, souffrirons-nous qu'une femme lascive
Retienne encor longtemps notre valeur oisive ?
Où seroient ces honneurs ? Où seroit ce butin
Que sembloit nous promettre un fortuné destin ?
Aux pieds d'un jeune objet, le cœur rempli de braise,
Notre prince s'amuse à faire le Nicaise,
Et par l'effet fatal d'un regard affetté
Il s'extasie auprès d'un petit cul-crotté.
On dit qu'ensorcelé de cette péronnelle
Il ne veut de deux mois déguerpir d'auprès d'elle.
Parlons, parlons sans lui ; venez, braves guerriers,
Allons, courons chercher de l'or et des lauriers ;
Laissons-le idolâtrer sa nymphe potagère ;
D'un indigne repos songeons à nous soustraire.

ARDILLON.

Quoi donc ! Agésilas auroit si peu de cœur !
Il laisseroit sans honte engourdir sa valeur !
Si par malheur j'avois une telle foiblesse,
Je me croirois, sandis ! dégradé de noblesse.

APR-A-TOUT.

Moi, j'ai du bien, je vais au bal, à l'Opéra,
J'ai des femmes, du vin, tout ce qu'il vous plaira,
Mais quand il faut combattre, alors je vous proteste
Que j'en fais, ventre-bleu ! moins d'état que d'un zeste.

ARTABAN.

Que j'aime à voir en vous ces nobles sentimens !
Marchez donc, compagnons, sous mes commandemens.
Toi, charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance et source de leur gloire,
Fixe ton incendance, accompagne nos pas,
Et viens nous voir sabrer têtes, jambes et bras.

UN SERGENT.

La conjuration, quoiqu'un peu dégulsée,
Me parait chatouilleuse et veut être pesée.

ARTABAN.

Vous tremblez ! Périissons, amis, s'il faut périr ;
Quand on sçait conjurer, il faut sçavoir mourir.
Si de quelque terreur vous avez l'ame atteinte,
Je sçais un sûr moyen de banir cette crainte.
Pour être en sûreté contre tous les hazards,
Je veux offrir pour nous un sacrifice à Mars.
Allez mettre en état votre vieille rapière,

Vous, votre grand bissac, vous, votre bandoulière.
Je m'en vais invoquer ce redoutable dieu.
Revenez au plutôt me trouver en ce lieu.

SCÈNE II.

Le théâtre représente le palais d'Agathe.

LA PRINCESSE, AGÉSILAS, AXIAME.

AGÉSILAS.

Oui, vos moindres façons ont des grâces secrètes ;
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, mais un prix, un prix, un si grand prix,
Qu'il perturbe mon ame et confond mes esprits.

LA PRINCESSE.

Fy donc, petit badin, trêve de raillerie.
De grace, finissez, c'est moi qui vous en prie.
Vous mettez à tous coups ma pudeur hors des gonds.

AGÉSILAS.

Ah, je vous jure ici par ce teint sans boutons,
Mais tout farci de lis, tout bourgeonné de roses,
Que jamais...

LA PRINCESSE.

Laissons là toutes ces belles choses.
Vous m'aimez, il suffit; il suffit, vous m'aimez;
Qu'il vous suffise aussi que tous mes sens charmez
N'aspirent qu'au moment de notre mariage.

AGÉSILAS.

Dieux ! que je mettrai lors de trésors au pillage !
O toi, grand Jupiter, puissant maître des cieux,
Non, tu n'es près de moi qu'un bellâtre, qu'un gueux.

(On entend une symphonie.)

LA PRINCESSE.

Mais, qu'est-ce que j'entends ? quel concert agréable !

AGÉSILAS.

C'est pour vous.

LA PRINCESSE.

Mais vraiment, vous êtes trop aimable.

AGÉSILAS, *aux musiciens qui paroissent au fond
du théâtre.*

Vous que je paye en prince, élevez vos concerts
Au-dessus du chant ordinaire :
Songez que vous avez à plaire
Au plus charmant objet qui soit dans l'univers.

CONCERT.

UNE VOIX.

Poursuis, soleil, poursuis ta carrière éclatante,
Presse les pas tardifs de tes coursiers trop lents,
Et ne fais plus languir l'ardeur impatiente
De deux tendres amans.

UNE AUTRE VOIX.

Qu'elle est lente cette journée
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque instant à mon cœur amoureux
Paroit durer plus d'une année.
Qu'elle est lente cette journée
Dont la fin, en dépit des envieux,
Doit combler mes vœux.

AUTRE VOIX.

Déesse reine du silence,
O Nuit, favorisez mes désirs amoureux.
Satisfaites notre impatience,
Faites-nous un sort délicieux.
L'objet de mes vœux,
Pour me rendre heureux,
Content, joyeux,
Victorieux
N'attend plus que vous ; arrivez donc en diligence,
O Nuit, favorisez mes désirs amoureux !

Je ne désire plus rien,
Je vais posséder Agathe,
Je ne désire plus rien,
Soleil, juge quel est mon bien !
Ce soir tout son corps est mien,
Cœur, poumon, gigier et ratte ;
Je m'en donnerai tant, tant, tant,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Quel transport ! quel ravissement ! Je ne, etc.

Tu luis encor, soleil, et ta lumière
Semble se plaire à vouloir m'affliger.

Je sçaurai bien t'obliger,
À précipiter ta carrière,
Viens contempler la déité
Dont le divin éclat me dompte.

Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.
Tôt, tôt, tôt, va t'en, pauvre hère,
Tôt, tôt, tôt, fuis notre hémisphère,
Tôt, tôt, tôt, tourne le derrière,
Tôt, tôt, tôt, dérive au plutôt.

(Le chœur repette les quatre derniers vers.)

LA PRINCESSE.

On ne peut mieux chanter, le régal est parfait.

AGÉSILAS.

Faut-il s'en étonner? C'est pour vous qu'il est fait!
Ce sont éternumens d'esprit, fruits de ma muse.

LA PRINCESSE.

Pour enfanter tels vers il faut n'être pas buse.

AGÉSILAS.

Ah, sans aller rêver sur le sacré vallon,
Agathe me suffit et vaut un Apollon.
Elle sait m'inspirer un feu plus chaud qu'épice.

(La princesse tousse.)

Vous toussiez fort, ma reine !

LA PRINCESSE.

Oni, je suis au supplice,
Et je suis enrhumée épouvantablement.

(Elle retousse et crache plusieurs fois.)

AGÉSILAS.

Morbleu! peut-on cracher plus amoureusement?
Mais, princesse, hâtons cet heureux mariage,
Et daignez accepter ce doux baiser pour gage.
Je vois Colin, de quoi me vient-il avertir?

SCÈNE III.

COLIN, ETC.

Seigneur, tous vos pandours sans vous veulent partir.
Artaban les anime; il leur dit, ce rebelle,
Que vous perdez le tems près d'une péronelle,
Un petit cul-crotté ...

AGÉSILAS.

Un petit cul-crotté?
Le traître! Et vous l'avez sans colère écouté?
Ce discours sans horreur, ô ciel, peut-il s'entendre?
Près d'une péronelle? Ah! que j'en ferai pendre!
Quoi! vous traiter ainsi, princesse!

LA PRINCESSE, *pleurant.*

Vous voyez.

AGÉSILAS.

Ne pleurez point, ma mie, ils seront tous noyez.
Je m'en vais leur parler. Malgré leur insolence,

Les mutins n'oseront soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main ce chef audacieux.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Imitez de César la diligence extrême,
Il vint, vit et vainquit. Prince, faites de même
Que votre bras, armé pour mes divins appas,
Hache en mille morceaux ce perfide Judas.
Que son indigne corps soit réduit en canelle.
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle :
Qui diffère un instant partage ce forfait.

AGÉSILAS.

Oui, je cours vous venger d'un si perfide trait ;
Ou ma rare valeur se trouvera trompée,
Ou son infâme sang rougira mon épée,
Cette large et terrible épée à giboyer ;
Dans ma juste fureur je vais le foudroyer.
Allez tranquillement m'attendre en votre chambre.

LA PRINCESSE *courant après lui précipitamment.*

Prenez garde de perdre encor quelqu'autre membre.

AGÉSILAS *se retournant.*

Non, non, ne craignez rien, mes membres sont à vous.
Je reviens sur-le-champ vous les rapporter tous.

(*Il s'en va.*)

LA PRINCESSE.

Et nous, Axiame, allons dans ces vives allarmes,
Pousser trente soupins, verser quarante larmes.

AXIAME.

Allons prier les dieux, que sur votre pailler
Le prince (à son bras près) revienne tout entier.

SCÈNE IV.*Le théâtre représente une campagne.*ARTABAN, *seul*.

Le dieu Mars à mes vœux est sans doute propice ;
J'ose tout espérer de notre sacrifice.
Ah ! qu'il tarde à mon bras, par de nouveaux exploits
De faire égosiller la déesse aux cent voix !
Nos gens ne viennent point. Ah, je les vois paraître !
Avancez, mes amis.

SCÈNE V.

ARTABAN, ARDILLON, APR - A - TOUT, etc.

ARDILLON.

Eh bien, notre vieux rêtre,

Partirons-nous ?

ARTABAN.

Sans doute, allons nous signaler.

La gloire nous appelle, il nous y faut voler.
Cimentons nos succès par plus d'une victoire.
Courons nous assurer une illustre mémoire.
Un si noble projet par nos exploits rempli
Nous fera triompher du tems et de l'oubli.

Ne nous amusons point en des discours frivoles,
Le sage est ménager du tems et des paroles.
Laissons-là ce beau chef; venez, amis, venez;
Il sera bien camus d'avoir un pied de nez.
Bannissons une crainte et vaine et ridicule.
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Partons, qu'Agésilas...

APR-A-TOUT.

Je crois que je l'entens.

ARTABAN.

Secondez-moi bien tous.

SCÈNE VI.

AGÉSILAS, COLIN, etc.

AGÉSILAS.

Qu'est-ce donc que j'apprens ?
Vous vous émancipez, ô chétives canailles !
Vrais *pecora campi*, faquins, francs rien qui vailles
De parler de mon astre en termes outrageux,
Et sans moi vous partez ? Ah, de par tous les dieux
Je sauray vous couper à tous les deux oreilles,
Et faire un peu pâlir vos trognes trop vermeilles ;
Et pour vous achever, d'un licon suspendus
Je vous ferai, pendarts, dire votre *in manus*.
Vous connoîtrez alors si je suis un Nicaise.
Mais au fond je suis bon, aisément je m'appaise.
Montrez-moi seulement le moindre repentir.
Pour le traltre Artaban, mon bras va le punir.

(A Artaban.)

Qui t'a forcé, maraut, d'être si téméraire ?

ARTABAN *fièrement.*

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

AGÉSILAS.

Homme venu de rien ! A ton roi ? Malheureux !

ARTABAN.

Oh, ne tranchez pas tant du fier et du fameux.
Encor qu'un toit de chaume ait couvert ma naissance,
Et qu'un palais de marbre ait logé votre enfance,
Que vous veniez d'un roi, moi d'un simple pasteur,
Votre sang près du mien est-il d'autre couleur ?
Si sur votre caboche on voit une couronne
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne,
Ne vantez donc plus tant votre rang glorieux,
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.

AGÉSILAS.

Je suis tout stupéfait d'une telle insolence.

ARTABAN.

Se targue qui voudra d'une haute naissance,
Si je me vois le fils d'un chétif malotru
C'est la faute du sort et non de ma vertu.
Un guerrier dont le nom se fait par tout connoltre,
S'il n'est du sang des dieux il est digne d'en être,
De grandes actions, du cœur, voilà le *hic*.

AGÉSILAS.

Ah ! le maudit serpent ! ah, le petit aspic !

ARTABAN.

Allez filer auprès de votre péronnelle.
Rien ne peut m'ébranler quand la gloire m'appelle,
Je suis dans mes projets aussi ferme qu'un mur.

COLIN (*à part*).

Il est duriuseul, pour ne pas dire dur.

AGÉSILAS.

Vois-tu ce fer, maraut, prêt à choir sur ta tête ?
Viens, coquin, l'éprouver !

ARTABAN, *se mettant en défense*.

Ne soyez pas si bête.

AGÉSILAS.

Il faut que pour loyer de ton manque de foy
Je te donne cent coups.

ARTABAN.

Vous ! vous ! vous !

AGÉSILAS.

Moi, moi, moi.

ARTABAN.

Vous faites bien du bruit avec votre cocarde !
Si par malheur au nez me monte la moutarde,
Vous me ferez jurer et par f. et par b.

AGÉSILAS.

Ah ! c'est trop en souffrir, tu vas être flambé !

Rien ne peut te soustraire au courroux qui m'anime.
Reçois le châtiment qu'a mérité ton crime !

ARTABAN.

Messieurs, m'a-t-il frappé ?

UN SOLDAT.

Oui sans doute, et très-fort.

ARTABAN.

Ah, je n'en puis douter, voilà mon sang qui sort.

(*A part.*)

Il faut que d'un revers à mon tour je l'imole.

(*A Agésilas en le frappant.*)

Tiens, tiens, va-t'en mourir aux pieds de ton idole,

Tu ne me survivras que d'un petit instant;

Puisque je suis vengé, j'expire trop content.

(*Agésilas tombe à terre tout étourdi.*)

COLIN.

Page, ne quittez point notre prince jusqu'à ce

Que porté dans son lit il guérisse ou trépasse.

Moy, je cours promptement en deux sauts et trois pas

Apprendre à la princesse un si funeste cas.

AGÉSILAS, *revenu de son étourdissement.*

Ah ! quel coup est parti de sa fière alumelle !

Je sens que je m'éteins ainsi qu'une chandelle,

Que dira mon bel ange en apprenant ma mort ?

La douleur, je suis sûr, va terminer son sort.

UN SOLDAT.

Vite, un chirurgien.

AGÉSILAS.

Je tremble en chaque membre.
Belle reine, attendez, je vole à votre chambre.
Portez-y promptement le pauvre Agésilas,
Et qu'il puisse du moins expirer dans ses bras.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le palais d'Agathe.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AXIAME.

AXIAME.

Madame, qui vous fait trépigner de la sorte ?
Votre beau teint n'est plus que couleur feuille morte.

LA PRINCESSE.

Mon prince ne vient point. Moments trop-rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux !
Jecrains que mon amant, pour venger mon outrage,
Avec trop de chaleur n'ait suivi son courage.
Je crains surtout, je crains que le fier Artaban,
Ce gros, grand, gris, gras Grec, ce maudit chenapan,
N'ait sur Agésilas... On n'ose me le dire !
Ah, sans doute il est mort ou du moins il expire.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux ce funeste délit.

AXIAME.

Eh, repoussez, madame, un si triste présage.
Espérez mieux du ciel, il est et juste et sage.

LA PRINCESSE.

Un songe menaçant sans cesse me poursuit.
J'ai rêvé de chatrez pendant toute la nuit,
De miroirs renversez, d'œufs cassez, d'eau bourbeuse

Un mort m'a présenté sa rencontre hydeuse.
Les cignes que j'ai fait placer dans mon étang
M'ont semblé des corbeaux qui nageoient dans du sang.
Mon palais, dont l'éclat se fait si bien paroltre,
S'est changé tout à coup en château de Bicêtre.
Le canal qui le borde a paru l'Achéron.
J'ai pris chaque bateau pour la barque à Caron.
Ces arbres grands et verts qui bravent la froidure
M'ont paru des cypres dépouillez de verdure ;
Ces arbres orgueilleux, vénérables vieillards,
Supports silencieux de tant de babillards.
Un spectre s'est montré ! puis au même instant, zeste !
Un autre plus hideux, plus affreux, plus funeste ,
Plus effroyable, armé d'un broche à rôtir
(Dont l'aspect a pensé me faire évanouir),
Ayant fait par trois fois un horrible tapage.
Le sang d'Agésilas a satisfait sa rage ;
Puls, se tournant vers moi : Tiens, bégueule, a-t-il dit,
Fais maintenant porter ton mignon dans ton lit.
A ces mots, de six pieds il allonge sa face
Et fuit en me faisant une affreuse grimace.
Je me suis réveillée en sursaut là-dessus,
Sans poux, sans voix, sans force, et toute dans mon jus.
Axiame, tire-moi de ce cruel martyre,
Va voir ce qui se passe et reviens me le dire. :

AXIAME.

Je vous obéirai, mais qu'est-ce que je voy ?
C'est Colin tout courant; il semble plein d'effroy !
Quelque nouveau malheur sans doute nous l'envoie.

SCENE II.

COLIN, LA PRINCESSE, AXIAME.

COLIN.

Ah parbleu, voici bien un autre rabaïoie.

(Il tousse.)

J'ai couru comme un basque.... hum, hum.

AXIAME.

Crache, pourry.

COLIN.

Je pleure, hélas, je pleure après avoir bien ry.

LA PRINCESSE.

Son discours me remplit d'une frayeur mortelle.

COLIN.

Vrayment, vrayment, j'apporte une belle nouvelle.

Faites provision de sanglots, de regrets.

Le prince en ce moment est peut-être *ad patres*.

Il venoit en héros de venger votre injure

Quand ce chien d'Artaban... Ah non !... Si... je vous jure...

Mon maître... Néanmoins... D'autant que... D'autre part...

AXIAME.

Sans nous faire languir, au fait, maudit bavard !.

Il faut bien s'exprimer en stile magnifique,
Et semer son discours de fleurs de rhétorique.
Je vous disois donc... Foin ! il ne m'en souvient pu !
Ah, pourquoi celle-là m'a-t'elle interrompu ?
Ah, j'y suis. Aussi-tôt.. Non... Si fait... Il faut croire
Bref... A propos... Enfin sa déplorable histoire
Contient en peu de mots ce que je vous ai dit,
Et de tous nos malheurs le fidèle récit.

(Ce dernier vers d'un ton patétique.)

SCÈNE III.

AGÉSILAS, amené dans une brouette.

LA PRINCESSE.

Ah ! que vois-je, seigneur ? Et quel affreux désastre !

AGÉSILAS.

Cessez, et retenez vos larmes, mon bel astre.
J'ai vengé votre injure autant que je l'ai pû.
J'ai mis dans le tombeau ce gros vilain lippu.
Mais le ciel, envieux de mon sort et du vôtre,
Ne veut pas que nos corps enchaînez l'un à l'autre
Et dans un chaste lit ensemble réunis
S'enyvrent à longs traits de plaisirs infinis.
La Fortune se plaist à renverser sa roue.
Aujourd'hui sur le falte et demain dans la boue.
Ah ! quel sort glorieux ! quel destin plein d'appas !
Si l'hymen avoit pu nous mettre entre deux draps !
L'amour, le tendre amour, par ses vives amorces
De moment en moment eût ranimé mes forces;

Toujours auprès de vous guilleret et dispos...
Quel est donc le destin des plus fameux héros !
Sertorius, Achille, Holopherne, Pompée
Ont par la trahison vu leur trame coupée.
Agamemnon, Cartouche, Alexandre, César
D'une mort imprévue ont ressenti le dard ;
Et sur Agésilas, doux, bénin, débonnaire,
Artaban, vil bâtard de mon apotiquaire,
Ose lever sans crainte un parricide bras !
Et dans quel tems encor ! dans le moment, hélas !
Que j'allois éprouver avec ma chère Agathe.
Des délices à faire épanouir la ratte.

LA PRINCESSE.

Par avance déjà d'aise je me pâmois.
Notre lit nuptial de fleurs je parsemois.
Je me promettois bien que de notre copule
On verroit naitre un Mars ou du moins un Hercule,
Ensuite une tendron plus belle que le jour,
Et qu'enfin pour le prix de mon pudique amour
L'un auroit la valeur de monseigneur son père,
L'autre la chasteté de madame sa mère ;
Hélas ! ce doux espoir a bien-tôt disparu !
Prince qui l'eut pensé ?

AGÉSILAS.

Princesse, qui l'eut crû ?

AXIAME.

Madame, il n'en peut plus, il va passer, je gage ;
La couleur de la mort tapisse son visage.

LA PRINCESSE.

Mon cœur, vous jasez trop ; aidez-vous un petit ;
Vous seriez beaucoup mieux, mon fils, dans votre lit.

AGÉSILAS.

Ah, laissez-moi du moins le seul bien qui me reste.
Laissez-moi contempler ce visage céleste,
Ces yeux tout rayonnans d'une vive clarté,
Ces deux jeunes soleils, rois de ma liberté,
Ce tein où règnent seuls et le lis et la rose,
Qu'on ne peut trop louer en vers ainsi qu'en prose,
Mais je sens s'affoiblir ma force et mes esprits,
Je sens que je me meurs.

LA PRINCESSE.

Ah ! ah !

AGÉSILAS.

Laissez ces cris.

Agathe, approchez-vous ; approchez-vous, Agathe,
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte
Venez, et recevez l'ame d'Agésilas.

AXIAME.

Il expire, grands dieux ! malheureux sort ! hélas !

COLIN.

Patrocle gît, le diable a joué de son reste.
(On emporte Agésilas.)

—

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, AXIAME, COLIN.

LA PRINCESSE.

Quel coup me réservait la colère céleste !
Quel sang a fait couler l'injustice des dieux !
Je ne me connois plus, tout se change en ces lieux,
Je te vois, Artaban, furie abominable,
Damnable, inexorable, effroyable, exécration,
Toi, plus cruel cent fois que vautours, que serpens
Et qu'une léoparde a conçu dans ses flancs.
Où crois-tu te sauver ? quelle est ton espérance ?
Radamante a déjà prononcé ta sentence.
A côté de Titie, à côté d'Ixion,
La roue et le vautour sont ta punition.
Je me soule à longs traits de ton cruel supplice,
Ah ! quelle volupté ! quel ragoût ! quel délice !
Mais que dis-je ! où m'emporte une si douce erreur ?
Je reprends ma raison pour sentir mon malheur.
O toi, triste jouet de la fortune ingrate,
Au moins pour consoler ta malheureuse Agathe,
Si tu m'avois, avant ton funeste trépas,
Laisse quelque joli petit Agésilas
Il m'eût fait souvenir de son aimable père,
Il auroit essuyé les larmes de sa mère,
Je l'aurois netoyé, bichonné de ma main ;
N'y pensons plus, cédon à mon sort inhumain.
Diffère d'un moment, trop agréable drille.
Attends, mon bouriquet, mon bedon, ma béquille !
D'un courage viril je vole sur tes pas,
Attends, il ne me faut qu'un peu de mort aux rats.
Mourons pour lui prouver l'excès de ma tendresse,

Oui, mourons. Non, vivons pour le pleurer sans cesse,
On ne peut trop pleurer en de si grands malheurs;
Pleurons donc, débondon la source de mes pleurs,
Et faisons, vù l'ardeur qui dévore mon ame,
Un Océan de pluie, un Mongibel de flâme.
Méchants, il n'est plus rien qu'on vous puisse opposer.
Agésilas n'est plus, vous pouvez tout oser.
De toute sa puissance, en ce moment funeste,
L'espace qu'il occupe est tout ce qu'il lui reste.

AXIAME.

Valne pompe de grands! aliment de l'orgueil!
Vous montez jusqu'aux cieus pour tomber au cercueil.

LA PRINCESSE.

Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née !
Au lit d'Agésilas aujourd'hui destinée,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux...
Ah j'enrage ! je crève.

AXIAME.

Eh bon Dieu, calmez-vous.
Rien ne servent les pleurs, rien ne sert la tristesse
Contre l'impétueux dard de la mort laronesse.

LA PRINCESSE.

Insensé qui premier au destin se fia !
Sans ce maudit malheur qui nous met a quia,
Cher prince ! je t'aurois dans ma royale couche
Baisotté chastement le front, les yeux, la bouche.
Projets évanouis aussitôt que conçus !
Puisque mes yeux, ami, ne te reverront plus
Je vais mettre en prison ces archers redoutables,

Eteindre ces falots, dompter ces indomptables,
Et sous un crêpe épais renfermant ces floux,
Mettre tout l'univers à l'abri de leurs coups.
Agésilas n'est plus ! O Fortune cruelle !
Peut-on ainsi traiter une tendre pucelle ?
(*Elle s'en va.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

AXIAME, COLIN.

AXIAME.

Pucelle ? elle nous prend pour des cruches tous deux.
Colin, qu'en penses-tu ?

COLIN.

Le cas n'est pas douteux.

AXIAME.

Et voilà comme font la plupart de ces filles.
Mais, brenicle, allez vendre à d'autres vos coquilles.

COLIN.

Mais toi, n'as-tu jamais rencontré d'Alcanor ?

AXIAME.

J'ai toujours été neuve et je le suis encor,
Je le jure.

COLIN.

Hé bien ! soit.

AXIAME.

(Elle le regarde amoureusement.)

Colin! mon cœur! mon âme!

Si tu veux ?

COLIN.

Et quoi ? parle.

AXIAME.

Prendre une femme.

Mes parens, il est vrai, n'ont pas un rang fort haut
Mais qu'importe; après tout chacun vaut ce qu'il vaut.
Les plus petites fleurs qui naissent dans les herbes
Ont leur prix aussi bien que les pavots superbes.
J'ai l'esprit cultivé d'avoir lu les romans ;
J'ai du monde, et surtout, des mœurs, des sentimens.
Nous passerons le tems, moi comme une commère,
Toi comme un bon gaillard, et vogue la galère!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

10

10

DIVERTISSEMENT DE LA FIN.

ACTEURS.

LE FOSSOYEUR,

SA FEMME,

SA FILLE,

SON FILS,

LE CARILLONNEUR,

SA FILLE,

LE SUISSE,

SA FEMME.

MARCHE.

LA FILLE DU FOSSOYEUR.

La mort, sans tambours ni trompettes
Souvent met tout en désaroy ;
Quand la camarde a dit : Suis-moi :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Pour nous divertir aux guinguettes,
Il nous faut nombre de trépas :
Quand par malice on ne meurt pas,
Adieu, etc.

Les médecins par leurs recettes
Nous font vivre tous à gogo :
S'ils savoient guérir le bobo,
Nous ferions de fâcheuses diettes.

Mais par bonheur pour notre pance
Nous leur devons nos mardis gras :
Afin de n'être points ingrats
Chantons un hymne à leur ignorance.

DANSE POUR LE FOSSOYEUR ET SA FEMME

DANSE DU SUISSE

Le fils du fossoyeur à la fille du carillonneur.

Je suis roti jusque dans la cervelle,
Je suis roti jusque dans les boyaux :
Si vous vouliez rotir aussi, ma belle,
Nous rotirions comme deux aloyaux.

Rotissons donc des pieds à la caboche,
Car il n'est point de plus grande douceur
Que rotir deux en une même broche!
Quand Cupidon en est le rotisseur.

VAUDEVILLE

Sur l'air : SI LE ROI.

Pleurons du prince, aujourd'hui

La déconfiture :

Il est dans le sombre étuy.

Quelle peine ! Quel ennui !

La triste aventure, o gay !

La triste aventure.

C'étoit un vray réjoui,

De belle encolure :

Il est, sans avoir joui,

Pour jamais évanoui.

La triste aventure, etc.

FIN.



14757
7424